Ne pas jeter sur la voie publique.

XVIe année
Mars 2012

LA COLONNE

Journal du Cercle d'Histoire de l'Université Libre de Bruxelles

Editorial

Nous ne ferons pas ici de grands discours pleins de verve, de diatribes virulentes, de pamphlets courroucés …et nous les laissons « à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi », comme le disait le seigneur de Ferney. Pas de troubles, voguons avec la vague, discrètement naviguant vers la fin de l'année et le printemps ensoleillé… et profitons de ce moment de quiétude retrouvée et de pression retombée. Que de semaines mouvementées nous avons vécues, entre les « burqa blabla » et les polémiques sur le libre examen (oups, pardonnez les minuscules…), et quels beaux jours de blocus nous attendent, encore bien cachés derrière le lot de vacances qui endorment nos esprits et nous cachent le spectre sournois de la session !

Mais point de pessimisme en ce second quadrimestre déjà bien entamé ! La saison est encore belle, et idéale pour achever votre année académique et folklorique de la meilleure manière qu'y soit, en se plongeant – pourquoi pas ? – le temps d'une nuit dans l'histoire et la danse pour le bal « Hollywood Canteen » des Cercle d'Histoire, d'Histoire de l'Art et Archéologie et de Romanes… si nous ne pouvons citer Voltaire ici, nous nous contenterons d'un tonitruant « Allez viens, on est biiiien » !

A l'instar des précédentes, cette Colonne™ a été réalisée pour votre plus grand intérêt, et nous espérons sincèrement que vous la lirez avec soif de culture et plaisir ! A très bientôt et bonne merde à tous pour la suite, enjoy !

Le comité de rédaction

Sommaire :

Jane Austen, une romancière sans visage…ou presque ?	Page 2
La légitimation du pouvoir par l'art : le cas du palais Farnèse à Rome	Page 4
Compte-rendu de conférence : Penser les loisirs à l'époque moderne	Page 8
Coups de cœur ♥	Page 13
Agenda et activités à venir	Page 15
Infos en vrac et jeux	Page 16

JANE AUSTEN : UNE ROMANCIÈRE SANS VISAGE... OU PRESQUE ?[1]

RÉDACTION : JOFFREY LIÉNART (MA1 HISTOIRE)

A notre époque, Jane Austen est devenue le symbole d'une Angleterre rurale de la fin XVIIIème siècle. Cette icône de la littérature, issue de la petite bourgeoisie de province, est une des plus grandes romancières de tous les temps. Cependant, sa production littéraire n'est pas spécialement connue en tant que telle mais à travers des films d'une grande qualité esthétique. On peut à cet effet se rapporter à *Pride and Prejudice* (2005) de Joe Wright et, plus récemment, *Becoming Jane* (2007) de Julian Jarrold qui, respectivement, se basent sur une de ses œuvres et sur une partie de sa vie.

Que retient-on de ces œuvres cinématographiques ? Un univers ultra-lissé où les protagonistes «positifs» sont représentés par un casting des plus flatteurs au niveau de leur physique. Seulement, quand on revient aux sources originelles de ces adaptations – ses romans – la part esthétique de ces personnages fictifs n'est pas spécialement dominante sous la plume de l'écrivaine et pour cause...

A quoi ressemblait la véritable Jane Austen ?

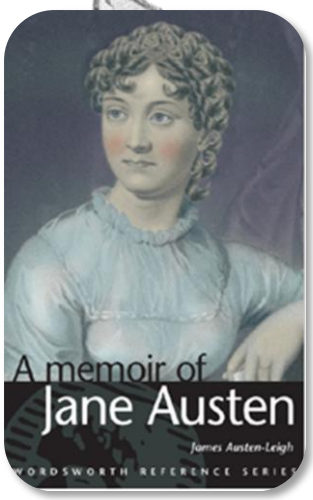
Cette question peut paraître d'un intérêt limité par rapport à une littérature fédératrice des émotions depuis plus de deux siècles ! Elle ne se poserait même pas si notre société n'était pas à ce point obnubilée par l'apparence... Un article d'un journaliste américain, sur lequel cette présente critique est basée, apporte crédit à ce qui vient d'être dit. Il s'intitule, si élégamment, «Pretty Words, Jane; Would That You Were Too» (pour ceux qui ont un rapport difficile avec l'anglais, on pourrait traduire cela par «De belles paroles ; Jane, si seulement ça avait été ton cas»).

Tout est dit par ces quelques mots mais parce que nous sommes des historiens curieux et qu'il est important d'avoir un aperçu des conclusions pseudo-historiques des «experts» en la matière, nous allons traiter de ce visage que tout le monde semble connaître...

En réalité, il n'existe qu'un seul portrait de Jane Austen dû à la main de sa sœur Cassandra (voir plus haut). Ce dernier consiste en une esquisse maladroite de la partie supérieure de son corps en position assise, les bras croisé. «Hideux», voilà le qualificatif employé par la nièce de la brillante écrivaine à

[1] Réflexion tirée à partir de l'article de C. McGRATH, «Pretty Words, Jane; Would That You Were Too», in *The New York Times,* 01.04.2007, [En ligne].
<http://www.nytimes.com/2007/04/01/weekinreview/01mcgrath.html>. (Consulté le 12.02.2012).

propos de ce portrait censé la représenter. En effet, on peut constater que la femme est dessinée de son mauvais profil, mal fagotée et, en plus, de mauvaise humeur, selon la description du journaliste.



Maintenant, ce portrait pose de nombreux problèmes dans le modèle socio-économique actuel. Pour la faire courte, il n'est pas vendeur ! C'est dans cet objectif que les Editions Wordsworth ont retravaillé la couverture d'une des nouvelles éditions des mémoires de son frère James. *Quid* sur notre époque, que fait-on aujourd'hui à tous les mannequins/stars sur toutes les publicités pour les rendre les plus parfaites possibles ? On les photoshope, évidemment ! Ce qui est assez génial, c'est que la dérive vers la *perfect face* a poussé le vice à faire la même chose pour Jane Austen (morte en 1817).

Une autre tentative – toute aussi malheureuse – avait été réalisée par une certaine Melissa Bring qui, sur base de sa formation policière au département portraits robots, a tenté de la dessiner à partir des descriptions de ses contemporains. Résultat : une catastrophe ; le *Wanted* caricatural d'un «Western spaghetti» !

Ce que l'on peut retirer de ce culte au superficiel...

Sans avoir de grandes bases en féminisme, n'y a-t-il pas une atteinte certaine à l'intégrité de la femme ? Sorte de prostitution de son image au détriment de ses valeurs intellectuelles. Faire de la femme un objet, ce n'est pas nouveau mais cette tendance devient de plus en plus quotidienne, même primordiale ! C'est un premier constat.

Le second, c'est que celui-ci n'est pas assumé ! « Du moment que nous avons ses livres, y a-t-il, vraiment, un problème à savoir à quoi elle ressemblait ?», voilà là une question bien surprenante, après ce que vient d'écrire Charles McGrath. Mais –attendez– la réponse l'est encore plus. Le journaliste prétexte une méconnaissance générale sur le personnage de Jane Austen pour donner sens à son article. C'est bien connu, dis-moi à quoi tu ressembles, je te dirai qui tu es ou encore l'habit fait le moine ! Est-ce vraiment sérieux ? Force est de constater que l'«adaptation cinématographique» a supplanté l'œuvre littéraire auprès des masses, à tel point qu'il n'est plus possible d'analyser quoique ce soit sans le prisme de l'apparence.
Espérons que la Joconde ne soit pas remplacée par un de ces nombreux montages «photoshopés»...

LA LÉGITIMATION DU POUVOIR PAR L'ART : LE CAS DU PALAIS FARNÈSE À ROME

RÉDACTION : AURÉLIE DETAVERNIER (MA1 HISTOIRE)

La maison Farnèse fut l'une des familles les plus puissantes d'Italie au XVI[e] et XVII[e] siècles. Les hommes de cette famille s'illustrèrent principalement par des exploits guerriers, mais l'un des leurs encra définitivement son nom dans l'histoire : il s'agit d'Alexandre Farnèse (1468-1549), le futur pape Paul III [2].

A l'origine, le Palais Farnèse était un ancien palais romain, appartenant au cardinal de Tarazona, situé derrière le quartier romain du Campo de'Fiori. A cette époque, la famille Farnèse ne possédait pas encore de demeure à Rome, ils vivaient sur leurs terres dans la province de Viterbe. Cependant, Alexandre Farnèse fut nommé cardinal en 1493 et voulut une demeure digne de son rang à Rome, il acheta donc l'ancien palais en 1495. Il souhaitait transformer entièrement le palais car la vieille demeure ne correspondait plus aux fastueuses maisons cardinalices qui surgissaient à Rome. Le nouveau cardinal profita de ses richesses accumulées et des faveurs du pape Léon X pour faire abattre les vieux murs afin que son palais corresponde à l'opulence de sa cour[3]. En 1534, Alexandre Farnèse fut élu pape et malgré le fait que la construction du nouvel édifice avançait correctement, Antoine da San Gallo, l'architecte choisi, dû changer ses plans et élargir la structure du palais car elle ne correspondait plus à la nouvelle dignité papale de Paul III[4]. Comme l'a souligné Vasari [5] : « Il estima qu'il ne devait plus construire un palais de cardinal mais bien celui d'un pontife »[6] . Le Palais Farnèse fut un emblème du pouvoir de la famille, encore augmenté par le pontificat de l'un des leurs.

Au milieu du XVe siècle, les grandes familles florentines telles que les Médicis avaient déjà

---

[2] G. CLAUSSE, *Les Farnèse peints par Titien*, Paris, Gazette des Beaux-arts, 1905, p. 16.

[3] U. GNOLI, « Le Palais Farnèse », in : *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. 54, 1937, pp. 202-204. [En ligne].<http://www.persee.fr>. (Consulté le 26 mars 2010).

[4] U. GNOLI, « Le Palais Farnèse », *op. cit.*, pp. 204-206.

[5] Giorgio Vasari (1511-1574) : peintre, architecte et écrivain d'art italien. Il est l'auteur d'un recueil de vies d'artistes.

[6] J. ACKERMAN, *L'architecture de Michel-Ange*, Paris, Éditions Macula, 1991, p. 151.

Ne pas jeter sur la voie publique.

compris qu'une architecture monumentale d'aspect classique était un signe de puissance et aussi de progrès. Ce nouveau style se différenciait de l'architecture sévère du Moyen Âge qui réglementait la hauteur et la configuration des palais. A partir de 1450 à Rome, les différents papes et cardinaux se firent bâtir des palais grandioses afin d'égaler les empereurs antiques. Le but de cette nouvelle architecture palatiale était d'apporter par un monument, la postérité à une famille en Italie et à l'étranger. Dans une moindre importance, elle servait aussi à embellir la ville[7].
D'ailleurs lorsque Paul III rénova son palais pour lui donner toute la magnificence de son rang, beaucoup de grandes familles romaines ou d'ordres religieux suivirent son exemple et firent ériger des palais ou des églises[8]. Ces édifices furent construits pour être admirés, il s'agissait d'impressionner avec une façade imposante et une grande cour sans trop se soucier de la dépense ou de la commodité[9]. Ils prouvaient la richesse de la famille et leur goût, indispensable à la Renaissance, pour les œuvres intellectuelles et artistiques d'où l'obligation du faste et de l'accumulation des antiquités[10].

Le premier membre de la famille à s'établir de façon permanente au palais Farnèse fut Ranuce (1530-1565)[11], cardinal de Sant'Angelo qui entreprit de grands projets de décorations intérieures. Il demanda au peintre florentin Francesco Salviati (1510-1563) de réaliser dans le salon d'apparat, un cycle de fresque glorifiant les deux membres fondateurs de la famille Farnèse afin que leurs hôtes puissent admirer la grandeur de la dynastie[12]. Un mur fut consacré à la gloire du pape Paul III et l'autre au célèbre ancêtre, Ranuce Farnèse, général des forces papales sous Eugène IV (1431-1447). Ces peintures avaient clairement une fin politique, la fidélité de la famille envers l'Église devait être mise en exergue[13]. En 1591, Eduardo Farnèse (1573-1626)[14] fut nommé cardinal et voulut résider au palais. Il décida de faire achever la décoration intérieure en commençant par son propre cabinet de travail. En 1594, il fit appel au peintre bolonais, Annibale Carracci (1560-1609), pour réaliser les travaux sur un thème moralisant. Au XVIe siècle, les sujets classiques étaient à la mode car

[7] J. ACKERMAN, *L'architecture de Michel-Ange*, *op. cit.*, pp. 151-153.

[8] G. CLAUSSE, *Les Farnèse peints (...), op. cit* , p. 65.

[9] J. ACKERMAN, *L'architecture de Michel-Ange*, *op. cit.*, p. 154.

[10] M-F. AUZEPY, J. CORNETTE (dir.), *Palais et Pouvoir : De Constantinople à Versailles*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2003, p. 96.

[11] Petit-fils de Paul III

[12] J.R. MARTIN, *The Farnese Gallery*, New-Jersey, Princeton University Press, 1965, pp. 3-4.

[13] Ambassade de France à Rome. *La France en Italie : Ambassade de France à Rome*. [En ligne]. <http://www.ambafrance-it.org/spip.php?article1259>. (Consulté le 20 avril 2010).

[14] Il était le fils d'Alexandre Farnèse (1545-1592), troisième duc de Parme, rendu célèbre par ses activités militaires dans les Pays-Bas espagnols. Paul III était donc l'arrière, arrière grand père du cardinal Eduardo Farnèse.

l'aristocratie romaine souhaitait raffermir ses liens avec la Rome antique[15]. La fresque ornant le plafond, « Le choix d'Hercule », est très révélatrice de l'intention iconographique du cardinal. Cette fresque représente Hercule, le cardinal Eduardo Farnèse, à la croisée des chemins devant choisir entre le vice et la vertu. Il penche physiquement du côté de la vertu. Cette peinture glorifie sa personne et met en avant l'attitude qu'un bon prince de l''Église se devait d'avoir[16].

▶ Ci-contre : « Hercule à la croisée des chemins », fresque ornant le plafond du bureau du cardinal Eduardo Farnèse[17]

De 1595 à 1600, Annibale Carracci va réaliser sa plus belle œuvre à Rome : la Galerie Farnèse, un grand couloir éclairé de fenêtres donnant sur le Tibre. Annibale, aidé de son frère Augustin et de ses assistants, commença à décorer la voûte du plafond composée de vingt tableaux de tailles et de formes différentes. Ils ont également rajouté de la sculpture et de l'architecture à leur œuvre pour en augmenter la magnificence[18]. A cette époque, les galeries tenaient le rôle de salles d'exposition pour les sculptures antiques possédées par les princes et la galerie Farnèse ne faisait pas exception. Les galeries étaient également des lieux de fête et d'honneur pour les familles où leur qualité et leur nature noble devaient être mises en avant[19]. Le thème principal de la galerie fut imposé à Annibale par des hommes cultivés. Le cardinal Farnèse avait dans son cercle privé beaucoup d'hommes de lettres s'intéressant à la mythologie et particulièrement aux amours divins. Quand la décoration de la galerie commença, le sujet des

Cercle d'Histoire

[15] J.R. MARTIN, *The Farnese Gallery*, *op. cit.*, pp. 5-21.

[16] Ambassade de France à Rome. *La France en Italie : Ambassade de France à Rome.* [En ligne]. <http://www.ambafrance-it.org/spip.php?article1255>. (Consulté le 20 avril 2010).

[17] D. MARTENS, « HAA XVIIe-XVIIIe siècle », in : *Iconothèque numérique.* [En ligne]. <http://bib18.ulb.ac.be/cdm4/item_viewer.php?CISOROOT=/shu009&CISOPTR=9&REC=18>. (Consulté le 3mai 2010).

[18] R. DE BROGLIE, *Le Palais Farnèse: ambassade de France*, Paris, H. Lefebvre, 1953., pp. 117-118.

[19] A. CHASTEL, « Problèmes de la Galerie Farnèse : fonction, style, sens », in : *Les Carrache et leurs décors profanes*, Collection de l'école française de Rome, t. 106, 1988, p. 153.

amours charnels entre divinités antiques et humains prévalu[20]. Nous pourrions nous étonner de voir pareille décoration dans la demeure d'un prince de l'Église catholique mais dans l'Italie du XVIe siècle, les grandes familles avaient parfois recours à l'usage d'ancêtres mythiques pour légitimer leur dynastie et renforcer leur pouvoir. La décoration créait donc un lien entre la famille Farnèse et les dieux[21]. De plus, le cardinal voulait un décor grandiose pour terminer complètement le palais et ce décor correspondait aussi au délassement d'une salle de fête[22].

◀La Galerie Farnèse, 1976[23].

En conclusion, la maison des Farnèse n'a pas hésité à se servir de l'architecture et de la peinture pour asseoir et valoriser leur famille, leur pouvoir et leur richesse. Nous pouvons donc résumer le but de ce palais par cette phrase : « le pouvoir politique ne se manifeste pas seulement par des textes de loi, des actes de puissance ou de violence qu'il qualifie de légitime, une légitimité dont la justice et la guerre offrent l'expression la plus affirmée. Le pouvoir s'exprime aussi par la matérialisation dans l'espace et l'exhibition d'un imaginaire de force et d'intimidation qui se cristallise dans le palais hors ou dans la ville.»[24]. L'iconographie joue également un rôle prépondérant dans la légitimation de l'autorité et dans la glorification de la famille : la salle des Fastes Farnésiens, le cabinet du cardinal et la galerie Farnèse en sont de bons exemples. Nous avons vu que les peintres ne choisissaient pas les sujets de la décoration, cette mission revenait au cardinal et à ses hommes lettrés dans le but précis d'instaurer une trace durable des gloires de la famille et de réaliser une « propagande » de leur pouvoir. Il faut aussi prendre en compte que le palais devait faire ressortir la richesse, l'intelligence, l'inclinaison pour l'art et l'antiquité des princes de la Renaissance, et donc la magnificence et l'accumulation de statues, de livres et de décors grandioses étaient de rigueur. La Galerie Farnèse remplit ce rôle-là à merveille.

Cercle d'Histoire

[20] R. DE BROGLIE, *Le Palais Farnèse, op. cit.*, p. 118.

[21] M-F. AUZEPY, J. CORNETTE (dir.), *Palais et Pouvoir, op. cit.*, p. 99.

[22] A. CHASTEL, « Problèmes de la Galerie Farnèse : fonction, style, sens », in : *Les Carrache et leurs décors profanes,* Collection de l'école française de Rome, t. 106, 1988, pp. 152-153.

[23] D. MARTENS, « HAA XVIIe-XVIIIe siècle », in : *Iconothèque numérique.* [En ligne]. <http://bib18.ulb.ac.be/cdm4/item_viewer.php?CISOROOT=/shu009&CISOPTR=19&REC=12 >. (Consulté le 03 mai 2010).

[24] M-F. AUZEPY, J. CORNETTE (dir.), *Palais et Pouvoir, op. cit.*, p. 5.

COMPTE-RENDU DE CONFÉRENCE : PENSER LES LOISIRS À L'ÉPOQUE MODERNE

RÉDACTION : ANTOINE D'HAESE (BA2 HISTOIRE)

Note préliminaire : cette conférence d'un intérêt certain a été donnée le 7 mars 2012 par Laurent Turcot, professeur en sciences humaines à l'Université du Québec à Trois-Rivières et spécialiste de l'histoire européenne et canadienne du XVI^e^ au XIX^e^ siècle, dans le cadre du séminaire d'histoire des Temps modernes de BA2. Intéressé par l'histoire sociale et culturelle, Laurent Turcot s'est penché sur la question des loisirs et du sport dans l'Ancien Régime à plusieurs reprises et a produit de nombreux travaux sur le sujet ou y a collaboré. Le texte qui va suivre, bien que ne représentant qu'une prise de note d'un étudiant, tente de reprendre tous les éléments importants qu'a évoqués Laurent Turcot.

INTRODUCTION

M.Turcot, déjà familier de notre Alma Mater puisqu'ayant participé à un colloque organisé autour de la thématique de la promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles organisé il y a peu de temps de cela[25], nous a fait l'honneur de sa visite. Ses recherches présentent un intérêt particulier au sein du séminaire entrepris cette année BA2 compte tenu du rapport évident entre celles-ci et notre question de recherche approchant de près les loisirs et leurs liens avec la franc-maçonnerie dans la Bruxelles du XVIIIe siècle. En espérant pouvoir nous apporter matière à mieux explorer les divers points abordés au cours de ces séances d'initiation à la recherche en histoire, M.Turcot a développé pour nous l'état et l'avancement présent de ses recherches, s'intéressant actuellement au corps et à l'évolution du rapport à celui-ci entre le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècle. Sa conférence s'est également axée sur la place prise par les loisirs dans les deux plus grandes villes du monde occidental au Temps modernes, Paris et Londres, et sur la façon dont les deux capitales se sont mutuellement influencées durant cette période.

Tout premièrement, il convient de définir ce qu'est un loisir ; pour notre conférencier, le loisir est simplement ce qui n'est pas travail et est dès lors directement lié à l'organisation du travail, qui organise la société. Ce loisir est un repos qui régénère la vigueur morale, mentale ou corporelle après le labeur. Mais pourquoi travailler sur les loisirs ? Laurent Turcot nous explique son intérêt pour ces questions en se rapportant au temps présent : en effet, les loisirs font partie intégrante de la vie de chacun (que cela soit pour aller voir un match de football, un concert, un film, etc.) et créent de la richesse pour ceux qui le commercialisent. Le loisir n'est dès lors pas vide de sens et certainement pas gratuit ; mais comment se fait-il qu'il en soit ainsi et depuis quand le loisir est-il un bien de consommation et une source d'enrichissement ?

L'historiographie contemporaine a souvent affirmé que c'est le XIX^e^ siècle qui a vu la naissance de ce type de loisirs, du fait de l'apparition d'horaires fixés pour jouir de ceux-ci et de la généralisation du

[25] Actes du colloque : L.TURCOT et C.LOIR (éd.), *La promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles (Belgique, France, Angleterre)* , Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011.

travail à une grande partie des classes sociales. Ainsi, nombre d'historiens ont refusé de considérer les loisirs avant ce moment… mais ce mot existait bel et bien (et « si le mot existe, la chose existe », comme le disait Michel Foucault) et avait un sens, bien différent cependant dans une société d'Ancien Régime marquée par des inégalités profondes entre catégories sociales.

1/ PLAISIRS ARISTOCRATIQUES

► Une violence maitrisée

Dans l'Ancien Régime, les catégories sociales sont la noblesse, le clergé et le tiers-état. L'aristocratie, les *bellatores*, a pour fonction principale de prendre les armes pour défendre le peuple et paie ainsi un « impôt de sang » (qui l'exempt d'ailleurs de tout autre impôt en argent ou en nature). Cette aristocratie est donc liée par ses fondements-mêmes au corps et à la « vigueur corporelle », notion souvent exalté et qualité appréciée chez les nobles (attribuée, entre autres, au célèbre roi de France François I^{er}). Les loisirs de cette noblesse guerrière étaient la chasse, les tournois et autres joutes violentes opposant des adversaires en armure sur de fiers destriers.

Mais entre le XVI^{e} et le XVIII^{e} siècle apparaissent progressivement une « civilisation des mœurs » et un goût de la noblesse pour un certain raffinement réduisant la violence, dès lors moins bien considérée : les tournois médiévaux, jugés barbares et archaïques par une frange de la bonne société seront décriés et abandonnés (bien que pratiqués jusqu'au XVII^{e} siècle). Un exemple marquant va pousser à l'abandon progressif de ces pratiques : en 1559, le roi français Henri II, amateur de tournois, se fait blesser au crâne lors d'un face-à-face avec le maître d'armes Gabriel de Montgommery, mais la blessure ne le tue pas. Agonisant sur son lit, on appelle à son chevet les plus éminents médecins, dont Ambroise Paré et André Vésale, venu de Bruxelles. Autorisés à reproduire sur des condamnés à mort la même blessure que celle du roi pour tenter de lui trouver un remède, les médecins ne parviendront cependant pas à empêcher le décès du souverain. C'est à la suite de tels évènements que la grande société ouvre les yeux sur le danger que peut représenter la lutte armée, qui est vite transformée en jeux plus sûrs (courses de bagues, de têtes,…) dont la pratique est géométrisée. On réglemente l'art de la guerre et la technique commence peu à peu à l'emporter sur la puissance : le corps se trouve contraint par un rituel, là où régnaient force et agressivité prévalent dès ce moment l'élégance, la précision et la technique.

Cette tendance est encouragée par le roi de France Louis XIV qui, dans le but de contrôler sa cour turbulente, va introduire les carrousels (où les aristocrates se pavanaient en accoutrements rappelant les armures antiques pour mettre en valeur leur élégance, symbole de leur richesse et donc de leur puissance) pour la noblesse. Les loisirs se théâtralisent et commencent à servir à se montrer ; la mise en scène de ceux-ci est

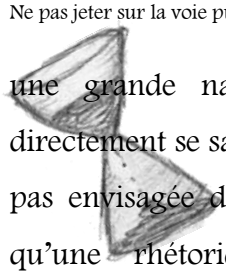
Cercle d'Histoire

fondamentale. A cette époque, les mousquets sont également adoptés par des armées professionnelles, mais les nobles leur préfèrent l'épée, apanage de leur condition et outil mortel de distinction. Les cours d'escrime et les fameuses bottes naissent alors à leur tour pour théoriser et optimiser la technique et la précision des combattants. Parallèlement à cela, le théâtre se développe, introduisant lui aussi son lot de rituels plus ou moins mondains et marquant le corps d'élégance : on se divertit selon les formes et les normes.

► Une gymnastique corporelle

Qu'en est-il de la formation du corps ? Un nouveau regard est posé sur le corps ; on a longtemps pensé que l'enveloppe corporelle était dominée par des humeurs bénignes ou malignes qui influençaient l'état de santé et la médecine humorale primait. Certains médecins, sans doute influencés par la philosophie cartésienne, considérant que « le corps est une machine » vont tenter de géométriser l'art de se mouvoir et encourager l'exercice physique. En 1760, Jacques Ballexserd (dont les idées ont été, semblerait-il, énormément reprises par Jean-Jacques Rousseau) parle d'intégrer l'exercice du corps à l'éducation (par la natation, la course, …), idée très novatrice dans un monde où l'on pensait que conserver une couche de gras sur la peau protégeait des humeurs malignes ! John Locke, de son côté, va présenter le travail du corps comme un moyen de se rapprocher de la nature et de se perfectionner (« Mens sana in corpore sano », n'est-il pas ?).

Ces idées vont être mises en pratique dans plusieurs régions de l'Allemagne actuelle (par exemple, le Philanthropinum Dessau de Basedow) pour illustrer l'effet bénéfique de la gymnastique sur les enfants et pour leur inculquer des « valeurs patriotiques »…ce type de vocabulaire laisse entrevoir que l'on commence à voir les jeunes gens comme de potentiels soldats qui serviront les ambitions de leurs souverains respectifs. L'allemand Guts-Muths va publier en 1793 *Gymnastik für die Jugend* (« Gymnastique pour les enfants ») un traité de gymnastique théorisée dans lequel il développe la technicité du corps et dessine des « plaines de jeux », sorte de zones d'exercice. Il affirme que les «Germains sont « dégénérés » en s'écartant de la nature et que seul l'exercice physique leur donnera la vigueur nécessaire pour redevenir une population forte capable de fonder un grand pays,



une grande nation. L'état ne va pas directement se saisir de cette idée qui n'est pas envisagée dans la même perspective qu'une rhétorique militariste pas si lointaine imprégnant les discours de dirigeants (voir les Jeunesses hitlériennes, par exemple), comme certains ont pu le penser. Cependant, ces pensées ont sans doute été utilisées dans la construction des idéologies de l'époque contemporaine…

2/ PLAISIRS EN VILLE

► Londres, ville du divertissement

Londres compte 80.000 habitants début XVIII[e] siècle, mais en compte plus d'un million au tournant du XIX[e] siècle. Comme l'atteste un poème anonyme de 1776, la vie se sécularise et le dimanche n'est plus considéré comme le jour du seigneur pour une partie considérable de la population, tandis que la femme n'est plus domestique mais une actrice du monde qui prend part aux divertissements urbains.

Londres « commercialise » beaucoup plus les loisirs que Paris : des gens offrent divers divertissements en échange d'argent dès la fin du XVIIe siècle. Les loisirs vont se fonder dans les « drinking houses », les « alehouses » et autres tavernes où l'on propose aux clients des occupations pour les retenir et les pousser à dépenser leur argent : on engage à cet effet des musiciens, on introduit le jeu de quilles,… De quoi diversifier un maximum les loisirs. A la même époque, les cafés apparaissent, où des groupes restreints se réunissent pour déguster du café et se démarquer par ce goût nouveau, vite imités par l'ensemble de la société, l'image se répandant par cercles concentriques : on observe ainsi que le loisir crée une sociabilité, implique une nouvelle dimension qui n'était que peu présente auparavant. Les concerts et théâtres vont se multiplier en tant que lieu de sociabilisation, ceci motivant les entrepreneurs à en créer d'autres, attirés par un profit grandissant dans le secteur.

► Paris, capitale du délassement

La capitale française constitue également un immense centre de délassement : tous les grands concerts y sont donnés et la bonne société s'y rassemble. Paris affiche cependant une nette différenciation entre la culture des élites qui veulent « voir et être vues » et la culture populaire émergeante. En France, le théâtre est réglé

Cercle d'Histoire

et régulé par le monopole de la Comédie française sur les représentations, mais la comédie populaire, en dehors de toutes réglementations, va naître sur les foires et les marchés. Interdite par la Comédie française, ce type de théâtre va se recycler dans le pantomime, que le peuple appréciera et qui s'étendra vite à des couches plus aisées de la population. Cependant, si ces types de délassement rencontre un franc succès, ils ne peuvent être donnés que lorsque les marchés où ils se trouvent prennent place… Vers 1750, Jean-Baptiste Nicolet décide donc d'ouvrir un théâtre appelé « Les Grands Danseurs » qui confronte les monopoles ; il finitpar obtenir le droit de maintenir son établissement, où pantomimes et pitreries amusaient le public (Laurent Turcot rappelle le nom du singe de Nicolet, « Turco », qui mimait avec humour les jeux des acteurs de la Comédie française… un ancêtre de notre conférencier ?).

On assiste également à Paris à une forte anglomanie : les nobles et bourgeois vont se mettre à boire le thé, des « vauxhalls » (et non « wauxhalls », puisqu'il fallait après tout bien reprendre le concept « à la française ») apparaissent, les gens ne s'appellent plus « gentilshommes » mais « gentlemen »,… Paradoxal alors que le contexte politique n'est autre que celui de la guerre de 7 ans ! Malgré les frictions entre les deux pays, les transferts culturels sont réellement importants et denses entre les deux plus grandes capitales de l'occident européen du XVIII^{e} siècle.

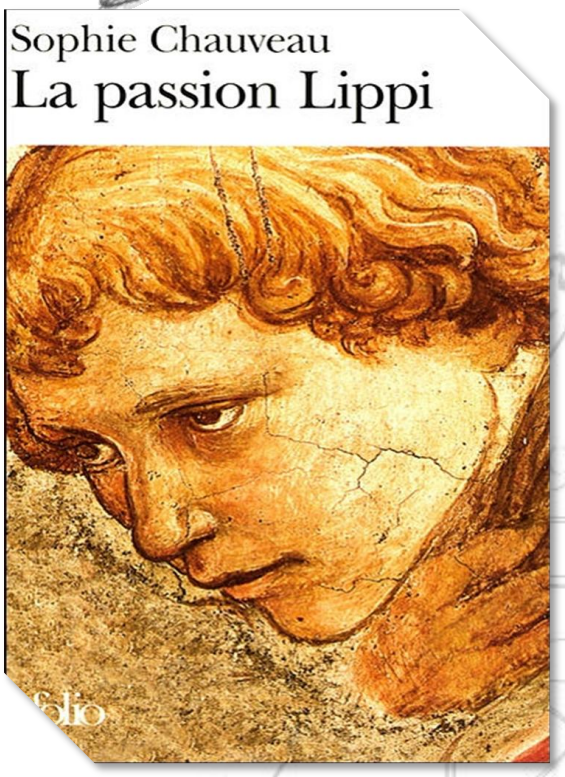
► En conclusion, on peut affirmer qu'il existait bien des loisirs avant le XIX^{e} siècle. Cependant, il ne faut pas oublier qu'ils sont profondément marqués par l'Ancien Régime et ses inégalités, bien que leur diversification et leur commercialisation amorce un changement qui se concrétisera au siècle suivant…

Un grand merci à Laurent Turcot pour sa conférence aussi dynamique qu'intéressante !

Ne pas jeter sur la voie publique.

COUPS DE CŒUR ♥ !

« LA PASSION LIPPI » DE SOPHIE CHAUVEAU [RÉDACTION : AURÉLIE]



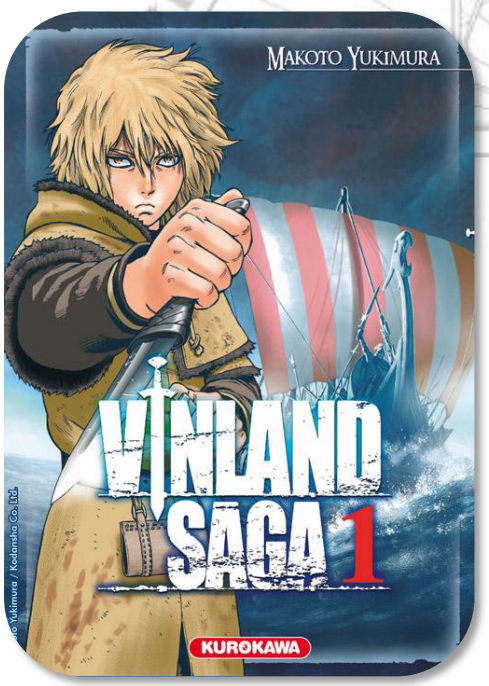
« Florence 1414. Un enfant hirsute, aux pieds couverts de corne, griffonne furieusement une fresque remarquable à même le sol d'une ruelle des bas-fonds de la ville. Miraculeusement repéré par Cosme de Médicis et placé au couvent des carmes, il va faire souffler un vent de passion sur la peinture de la Renaissance. Moine et libertin, artiste intransigeant et manipulateur sans scrupules, futur maître de Botticelli, ses sublimes madones bouleversent son époque. Elles lui sont pourtant très intimement inspirées par les filles des maisons de plaisir de Florence qui en ont fait leur petit prince caché. Bravant tous les interdits et jusqu'à l'autorité suprême du Pape, il commet par amour l'ultime provocation. Le scandale le pousse à l'exil et le renvoie au secret sanglant enfoui au cœur de son enfance. Peintre voyou, ange ivre, fra Filippo Lippi invente un rapport nouveau entre l'art et le monde de l'argent et, le premier, fait passer les peintres du statut d'artisans estimés à celui d'artistes reconnus. »

« La passion Lippi » est le premier tome de la trilogie « Le siècle de Florence » consacrée à trois illustres peintres de la Renaissance. Amateurs d'art, passionnés, curieux, ce roman est fait pour vous ! Il nous plonge dans la vie tumultueuse du peintre fra Filippo Lippi et dans l'atmosphère exaltante de la cité florentine du XVe siècle dont on aimerait ne pas devoir émerger. Heureusement, Sophie Chauveau a continué son périple romanesque au cœur de la Renaissance italienne avec «Le rêve Botticelli » et « L'obsession Vinci », que je vous conseille également. Je tiens à préciser qu'il s'agit bien de romans, ces trois livres sont truffés d'inexactitudes historiques et les vies de ces grands peintres sont fortement romancées. Historiens, n'oubliez pas votre esprit critique ! Néanmoins, cette trilogie se lit avec plaisir et son objectif est atteint : nous captiver !

« BLUEBERRY » DE JEAN GIRAUD ET JEAN-MICHEL CHARLIER [RÉDACTION : ANTOINE

Le monde de la BD est en deuil depuis le décès ce 10 mars dernier de Jean Giraud, à 73 ans. Avec son compagnon Jean-Michel Charlier, décédé en 1989, il avait créé et animé un des personnage-phares de la bande-dessinée franco-belge : le lieutenant Blueberry, personnage principal de plus de 40 albums et même d'un film paru en 2004. A ce titre, je tenais à rendre un hommage particulier en tant qu'amateur de BD à ce grand nom qui nous a quitté et à son œuvre majestueuse que je vous recommande vivement ! En voici un bref aperçu[26] :

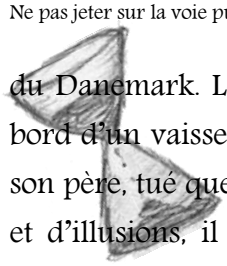
« En matière de western, Blueberry constitue la référence absolue. C'est en 1963 qu'est créé ce personnage pour PILOTE par Charlier et Giraud. Ils campent au départ un solide soldat qui s'affiche comme le sosie de Belmondo. La ressemblance s'estompe au fil des épisodes. Blueberry est une forte tête : teigneux, pas toujours respectueux de la rigueur militaire, indiscipliné, il n'hésite pas parfois à déserter pour remplir au mieux ses missions. Le scénario utilise tous les poncifs du Western américain avec tout ce qu'il faut de rebondissements et de personnages pittoresques (Mc Clure, Angel Face, Red Nick, Chihuahua Pearl etc. sans compter les Indiens qui sont réhabilités par les auteurs). »



« VINLAND SAGA » DE MAKOTO YUKIMURA – 10 VOLUMES PARUS [RÉDACTION : ANTOINE]

En fin de compte, je n'ai pas pu résister et ai quand même choisi d'introduire un élément de culture manga dans cette section : brillamment illustrée par Yukimura Makoto, cette série de dix volumes parus chez Kodansha s'inspire de sagas vikings islandaises (Saga d'Erik le Rouge, le *Flateyjarbók* et la Saga des Groenlandais*)* et décrit la découverte du Groenland et de régions de Terre-Neuve ainsi les débuts de l'invasion de l'Angleterre au XI[e] siècle par les Vikings

[26]BD, informations, cotes – La bédéthèque. [En ligne] <http://www.bedetheque.com/serie-1-BD-Blueberry.html> (consulté pour la dernière fois le 15 mars 2012)



du Danemark. Le héros, Thorfinn, est un jeune garçon dont la seule motivation à partir à bord d'un vaisseau pour se lancer dans des raids sans pitié contre les Saxons est de venger son père, tué quelques années auparavant par le chef viking Askelaad. Mais pétri d'honneur et d'illusions, il ne se contentera que d'une victoire au cours d'un duel d'égal à égal… Parallèlement à cela se profile l'ascension du prince Canute, second fils du roi Sven I^{er}, futur *Knud den Store* (ou « Canute le Grand »), roi d'Angleterre, du Danemark et de Norvège…

Probablement truffée d'incohérences historiques et d'anachronismes, cette série n'en reste pas moins très prenante et passionnante pour tous les amateurs d'action, d'aventure et de gros-barbares-en-sueur-qui-se-tapent-dessus.

AGENDA ET ACTIVITÉS À VENIR

Vendredi 16/3 : Banquet XVIII^{e} siècle

Mercredi 21/3 : Ciné-club « Raisons d'Etat »

Vendredi 23/3 : Bal « Hollywood Canteen » CdH-CRom-Chaa @Claridge

Lundi 26 mars : Conférence de M. Luc BOURGEOIS, Maître de conférences à l'Université de Poitiers.
La société en jeux : les mutations du jeu d'échecs dans l'Occident médiéval.

19h, Institut des Hautes Études de Belgique, Bâtiment S, salle Baugniet (44, avenue Jeanne, 1050 Ixelles)

Mardi 27/3 : Ciné-club « Omar m'a tuer »

Mercredi 28/3 : Cantus Diable-au-Corps (au préfab' du CD)

Jeudi 29/3 : Visite d'exposition gratuite au Musée royal de l'Armée (Cinquantenaire) « Bric-à-brac de soldats », rendez-vous à 14h aux PUB ou sur place à 14h30

Vendredi 20/4 : Cantus Diable-au-Corps (au CdS)

Lundi 23/4 : Quizz annuel du CdH

Mardi 24/4 : Conférence sur la franc-maçonnerie avec M. Baudouin Decharneux, professeur à l'ULB et directeur du Centre Interdisciplinaire d'Etudes des Religions et de la Laïcité, membre de l'Académie royale de Belgique.

AGENDA FACULTAIRE

Du lundi 2 avril au samedi 14 avril : Vacances de Printemps

Lundi 9 avril : Congé (lundi de Pâques)

Vendredi 13 avril : affichage des horaires des examens écrit de la session de juin 2012

Vendredi 27 avril : affichage des horaires des examens oraux de la session de juin 2012

Mardi 1er mai : congé (Fête du 1er mai)

Samedi 12 mai : Fin des cours du deuxième quadrimestre

Du lundi 14 mai au samedi 19 mai : Semaine tampon et blocus

Jeudi 17 mai : congé (Ascension)

INFOS EN VRAC ET JEUX

	9		2				6	
	2					8		
1		7	8			5	9	
5		6				1	2	
7	1		6	5			3	
			4					
	5		1		4			8
2	8	9						4
				8				

News Sport : (minifoot) après une défaite 1-4 contre la Fronta, le Cercle d'Histoire a redoré son blason en infligeant une cuisante défaite (5-0) à Solvay aux championnats interfacultaires mercredi dernier.

News Bal : les préventes pour le Bal CdH-CRom-Chaa « Hollywood Canteen » (le 23 mars au Claridge, chaussée de Louvain 24B, 1210 Bruxelles) seront disponibles au bâtiment F de 12h à 14h tous les jours de la semaine du 19 au 23 mars, et de 12h à 18h le jour-même. Le prix de celles-ci s'élève à 11 euros pour les membres du CRom, du CdH ou du Chaa et les BA1 en Faculté de philosophie et Lettres, à 13 euros pour les étudiants de l'ULB et à 15 euros pour les autres.

Des navettes partant de l'entrée de l'auditoire Paul-Emile Janson seront disponibles dès 22h le soir-même du bal. Nous espérons vous y voir nombreux !

BLAGUES...

Vous avez deux vaches (eh oui, « encore » !)…

Libéralisme : Vous avez deux vaches. Vous achetez toutes les étables appartenant à l'État grâce à des lobbys payés avec du lait.

Féminisme : Vous avez deux vaches. Le gouvernement vous inflige une amende pour non respect de la parité. Vous échangez une de vos vaches pour un taureau que vous trayez aussi.

Nazisme : Vous avez deux vaches. Le gouvernement vous prend la vache blonde et abat la brune.

Olympisme : Vous avez deux vaches, une américaine et une chinoise. Avant la compétition, on vous montre à la télé un reportage de 15 minutes qui retrace comment la vache américaine a surmonté les affres d'une jeunesse passée dans les ghettos noirs et blancs, avec des parents divorcés etc... Puis on vous montre pendant 10 secondes la vache chinoise battue chaque jour par un fermier tyrannique et ayant vu ses parents abattus, dépecés et découpés devant ses yeux. La vache américaine gagne l'épreuve, triomphant malgré une sévère foulure de la mamelle, et gagne plusieurs millions de dollars grâce à un contrat passé avec un vendeur de soja. La vache chinoise est conduite hors du stade et abattue par les officiels du gouvernement chinois, et personne n'entend plus parler d'elle. McDonald achète sa viande et la sert dans les Big Mac de son restaurant de Pékin.

Pour une entreprise russe : Vous avez deux vaches. Vous buvez de la vodka et vous les comptez une fois de plus, vous en avez cinq. La mafia russe survient et prend toutes celles que vous déclarez avoir.

Socialisme français : Vous avez deux vaches. Le gouvernement subventionne l'achat de la troisième, mais vous devez vendre les deux premières pour payer vos impôts.

Capitalisme : Vous avez deux vaches. Vous en vendez une, et vous achetez un taureau pour faire des petits et au final vous vendez l'étable par petite part et les acheteurs vous exproprient.

Capitalisme sauvage : Vous avez deux vaches. Vous équarrissez l'une, vous forcez l'autre à produire autant que quatre, et vous licenciez finalement l'ouvrier qui s'en occupait en l'accusant d'avoir laissé la vache mourir d'épuisement.

Écologisme : Vous avez deux vaches. Vous gardez le lait et le gouvernement vous achète la bouse.

Cercle d'Histoire

Ne pas jeter sur la voie publique.